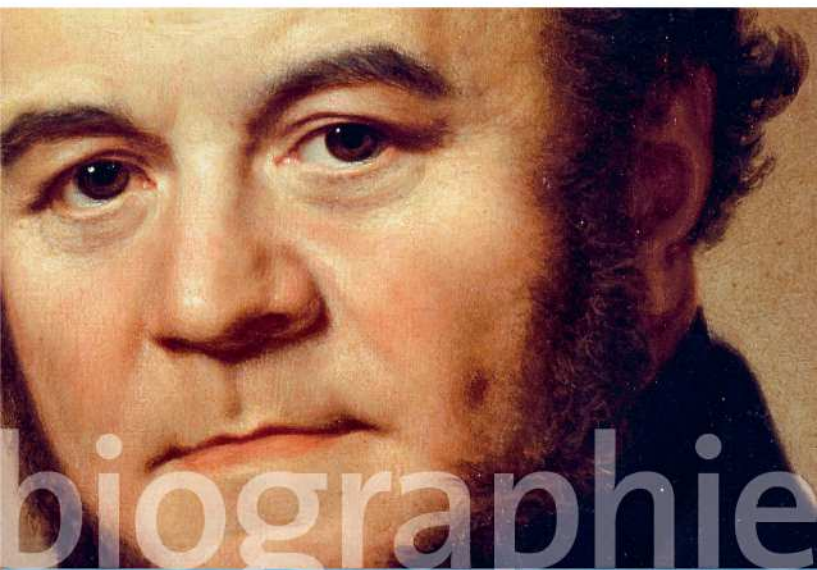


Stendhal

par Sandrine Fillipetti

INÉDIT



biographie



 folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Stendhal

par

Sandrine Fillipetti

Gallimard

Auteur de guides sur Paris et de livres d'entretiens, Sandrine Fillipetti est critique littéraire. Elle collabore régulièrement au *Magazine Littéraire* et à la revue *PAGE des libraires*.

Avant-propos

Voici ce qu'écrit Remy de Gourmont dans ses *Promenades philosophiques* :

L'originalité philosophique d'une période, il faut la chercher presque aussi souvent chez un moraliste, un poète, un romancier, que chez les philosophes vrais, les hommes de culture philosophique et dont la philosophie fut le métier ou l'objet d'une méditation constante. [...] Au dix-neuvième siècle, quelques esprits indépendants et originaux ont également construit, sans le savoir, une véritable philosophie. Ainsi Stendhal. Au moment où le romantisme chrétien commence à s'épanouir, des livres singuliers paraissent, qui sont en contradiction avec la direction générale des esprits. [...] pour Stendhal, le but de la vie, c'est la recherche de l'amour. Cela peut paraître grossier ou léger ; c'était infiniment nouveau pour une société qui ne venait d'échapper aux horreurs du militarisme que pour tomber dans les rets de la piété et du sentimentalisme littéraire¹.

Caractère complexe, pétri de contradictions, Henri Beyle, dit Stendhal, n'a été la copie de personne. Son existence singulière, toujours en mou-

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 300.

vement, bat en brèche l'image de sérieux qui lui est fréquemment attribuée. Né à l'aube de la Révolution, cet anticlérical enragé prit part, entre l'âge de dix-huit et de trente et un ans, aux campagnes napoléoniennes d'Italie, de Prusse et d'Autriche, ainsi qu'à la retraite de Russie. Les années de la maturité le virent promener son esprit moqueur et incisif dans les cercles éclairés de l'Empire et de la Restauration, et il termina ses jours sous la monarchie de Juillet, dans l'exil peu spectaculaire de la petite cité portuaire pontificale de Civita-Vecchia. Brillant esprit, causeur hors pair, il a observé la transformation de la société avec des yeux attentifs. Entre les épisodes tragi-comiques de ses frasques sentimentales, ses déplacements incessants et sa santé chancelante, il composa une œuvre d'une variété surprenante qui contient, dans le domaine romanesque, de nombreux éléments autobiographiques. Remplaçant les injonctions de la morale par une exigence intransigeante de la vérité, il offrit à la littérature française deux de ses plus inestimables chefs-d'œuvre, témoins de l'étendue de son génie : *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*.

Marqué par l'aversion de la flagornerie, la haine de l'hypocrisie et une totale absence de préjugés, il s'approcha au plus près des vicissitudes de la passion et de la vie de l'âme humaine. Mais il exprima aussi, à côté du goût de la consécration mondaine des salons et des causeries littéraires auxquelles il n'a jamais renoncé, l'obsession de l'ennui et de l'insatisfaction. S'il pensa la plume à la main, il ne se mit pas en scène, comme tant d'écrivains, dans

sa correspondance et ses écrits autobiographiques : l'objectif à atteindre ne fut pas pour lui de franchir les siècles dans la mémoire des autres, mais d'acquérir une connaissance impartiale de lui-même. La surabondance de pseudonymes, de phrases multilingues, de ruses et de mots à clefs qui s'y dénombrent en est une preuve supplémentaire.

Cet esprit original fut-il compris de son vivant ? Nullement. Privée de succès et méconnue de ses contemporains, son œuvre resta entre les mains de quelques lettrés et suscita de leur part les commentaires les plus contradictoires. Ses pairs, Émile Zola s'en est fait l'écho, « paraissent l'avoir jugé à fleur d'épiderme² ». À la protestation révoltée de Charles Augustin Sainte-Beuve, probablement trop marqué par son entendement rationnel et son attachement aux classiques, ont certes répondu les louanges passionnées d'Honoré de Balzac et d'Astolphe de Custine, mais il a fallu attendre le positiviste Hippolyte Taine pour que s'amorce, au mitan du siècle, la redécouverte de l'œuvre de Stendhal. « Je cherche un mot pour exprimer le genre d'esprit de Stendhal ; et ce mot, il me semble, est esprit supérieur³. »

C'est à Taine encore que Stendhal doit l'expression de « plus grand psychologue du siècle », et c'est également par son entremise que son influence s'est étendue à nombre d'écrivains : Maurice Barrès, Paul Bourget, Edmond et Jules de Goncourt, Paul Valéry...

Et c'est à son cousin, Romain Colomb, que l'on doit d'avoir scrupuleusement conservé l'ensemble

de ses papiers. Grâce à sa fidélité, l'œuvre est restée non seulement intacte, mais a pu être, par la suite, intégralement publiée. Beylistes et stendhaliens, dès lors, n'ont cessé de croître. Les *happy few* à qui Henri Beyle a dédié ses livres sont désormais légion. Peu d'écrivains auront eu une réhabilitation posthume aussi éclatante.

Il est vrai que l'on s'ennuie rarement, en stendhalie.

Les années grenobloises (1783-1799)

UN HÉRITAGE ENCOMBRANT

« Rien ne m'a étonné dans mes voyages comme d'entendre dire par des officiers de ma connaissance que Grenoble était une ville charmante, pétillante d'esprit et où *les jeunes femmes ne s'oublieraient pas*^{1*}. » Si Henri Beyle fut foncièrement dauphinois, vantant la nature hardie et le caractère fortement trempé de ses origines, il ne fut guère enclin à la nostalgie de sa ville natale dont il excébra tout autant l'aspect — « la saleté sur les murs des maisons est humide et noirâtre, verdâtre² » — que l'esprit : « Tout ce qui est plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble, tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur ; non, *horreur* est trop noble, *mal au cœur*. Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion, il n'y a pas de danger, mais un effroyable dégoût³. » Construite sur les rives de l'Isère, enca-

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 300.

drée par le Vaucluse, le Taillefer et la Chartreuse, adossée à la montagne de la Bastille et ceinturée de remparts inachevés, Grenoble était pourtant, à l'aube de la Révolution, une ville opulente dotée d'un Parlement, d'un théâtre et d'une vie mondaine aux mœurs suffisamment libres pour que Choderlos de Laclos, qui y fut en garnison de 1769 à 1775 en tant qu'officier d'artillerie, en ait semble-t-il tiré parti pour ses *Liaisons dangereuses*. Enfant, puis adolescent, Beyle n'a jamais soupçonné la possibilité d'une vie qui puisse briller d'un quelconque éclat de scandale derrière les hautes façades de son austère cité. Provinciale et intrigante, cette trop bonne société lui a semblé sans vice, à des lieues de tout libertinage, et l'original présumé de la Marquise de Merteuil, Mme de Montmaur, n'est restée dans son souvenir qu'une vieille dame riche et boiteuse qui lui faisait donner une noix confite tout entière lorsqu'il venait lui rendre visite en son domaine du Chevallon.

« Le 24 janvier 1783 j'ay baptisé marie henry né hier fils légitime de noble chérubin joseph beyle avocat au parlement, et de dame caroline adelaïde henriette gagnon. a été parrain monsieur henri gagnon médecin en cette ville ayant maternel de l'enfant, marraine dame marie rabbit veuve de noble jean baptiste beyle vivant juge royal de cette ville — lesquels ont signé avec le père et les témoins⁴. » Le nouveau-né a reçu deux héritages que tout oppose : il est à la fois Beyle et Gagnon, montagnard et méridional. Renfermé et d'esprit pratique d'un côté, nostalgique et follement enflammé de l'autre. Il sera, toute sa vie, divisé par cette dou-

ble ascendance : le manque de brillant, la finesse calculatrice et la hantise de la distinction du clan paternel — auquel il rattache sa tante Séraphie — contre les sentiments élevés et l'ouverture d'esprit de la tribu adverse.

Originaires des hautes terres du Vercors, les Beyle se sont transmis la charge publique de procureur au Parlement : le bisaïeul d'Henri, Joseph Beyle (1649-1739), l'a acquise en 1696 et s'en est démis en 1721 en faveur de son fils Pierre (1699-1764). Conseiller du roi, il était en outre substitut et adjoint au bailliage de Grésivaudan, un office qui lui avait ouvert l'accès, par privilège, à la noblesse personnelle. De l'alliance de Pierre Beyle et Jeanne Dupéron furent issus dix filles et un fils, Chérubin Joseph, né le 29 mars 1747. Ce dernier sera à son tour procureur, puis avocat au Parlement, et héritera du domaine de Furonières. Rien d'étonnant que cette lignée de serviteurs de l'État propriétaires de leur charge, attentive à la notion d'anoblissement par l'argent, soit restée partisane de l'Ancien Régime. Rien d'étonnant non plus, dès lors, qu'Henri se soit déclaré farouchement républicain.

Installés depuis moins d'un siècle dans le Dauphiné, les Gagnon viennent du Vaucluse, « d'un pays où les orangers croissent en pleine terre⁵ ». Henri a beau s'être persuadé du rattachement de la branche maternelle à l'Italie, ce furent de petits propriétaires agriculteurs qui s'installèrent dans une localité proche de Carpentras, puis à Bédarri-

des jusqu'au départ pour Avignon, en 1676, d'un dénommé Jean Gagnon. Parti s'établir à Grenoble en tant que chirurgien-major à l'arsenal, son fils Antoine (1677-1749) épousa en 1718 Élisabeth Senterre (1687-1755) et eut avec elle six enfants dont Élisabeth, née le 30 octobre 1721, et Henri, né le 6 octobre 1728, année où il fit l'acquisition de la maison d'angle de la place Grenette et de la Grande-Rue.

Henri Gagnon embrassa la profession de son père. Après avoir fait ses études de médecine à Montpellier — il fut reçu docteur en médecine à l'âge de vingt-quatre ans —, il revint exercer à Grenoble. Esprit curieux, fin lettré, disciple de l'indépendance de pensée de Bernard Le Bovier de Fontenelle et grand admirateur des Lumières, ce notable respecté fit sien l'intérêt de son époque pour la nouveauté. Philanthrope, il fut l'un des promoteurs de la création de la Bibliothèque publique, de la Société littéraire et du cabinet d'histoire naturelle de sa ville. Infiniment pédagogue, il sut transmettre à son petit-fils son amour des belles-lettres. Thérèse Félise Rey, à qui il s'unit le 9 décembre 1756, lui donna trois enfants : Henriette Adélaïde Charlotte, née le 2 octobre 1757 ; Félix Romain, né le 17 décembre 1758 ; et Marie Françoise Séraphie, née le 21 septembre 1760.

C'est au 14 de la rue sombre, étroite et sinueuse des Vieux-Jésuites — rebaptisée Jean-Jacques-Rousseau en 1794 en écho au séjour que l'écrivain y avait fait trente ans auparavant — que se trouve la maison familiale du futur Stendhal. Les Beyle

en occupent depuis longtemps le deuxième étage : Joseph, le grand-père de Chérubin, l'a léguée à son fils Pierre et y est mort. À la naissance d'Henri, Chérubin et Henriette, mariés depuis le 20 février 1781, ont respectivement trente-six et vingt-six ans. L'existence de Chérubin n'a jusqu'alors guère été épanouie. Contraint, par la mort de son père, à subvenir seul aux besoins des siens, il a obtenu une dispense pour hériter de la charge familiale et a travaillé sans relâche depuis l'âge de dix-sept ans. Sa ténacité lui a permis quelques années plus tard de vendre sa charge, de passer sa licence en droit et d'être reçu comme avocat, en juin 1780, au Parlement de Grenoble. L'avenir de ses sœurs étant scellé, ses finances redevenues stables, il ne lui reste désormais plus qu'à se hisser au rang d'avocat consistorial pour accéder à son tour à la noblesse personnelle et pouvoir rêver à une carrière meilleure pour son fils.

De sa prime enfance, Henri garde peu de souvenirs. Il ne se remémore ni la naissance, le 21 mars 1786, de Pauline Éléonore, sa sœur préférée et sa future confidente, ni deux ans plus tard celle de Zénaïde Caroline, avec qui il ne s'entendra pas. Tout juste évoque-t-il quelques anecdotes qui lui valurent d'être déclaré « pourvu d'un caractère atroce⁶ » : avoir « mordu à la joue ou au front Mme Pison du Galland⁷ », sa cousine, et avoir fait tomber un couteau de cuisine dans la rue, par inadvertance, sur une certaine Mme Chenevaz. Des remontrances de sa tante Séraphie, « la dévote la plus en crédit dans la ville⁸ », secondée pour une

fois par son grand-père et sa grand-tante Élisabeth, vont naître ses premières révoltes et sa répugnance pour la religion. « Presque en même temps prit sa première naissance mon amour filial instinctif, forcené dans ces temps-là, pour la République⁹. »

Il faut dire que les idées et l'effervescence révolutionnaires ont gagné tout le pays et que la capitale du Dauphiné n'est pas en reste. En mai 1788, Louis XVI accepte la réforme de Lamoignon, son garde des Sceaux : c'est la ruine des parlements. Si celui de Paris capitule devant l'armée royale, les résistances parlementaires s'organisent en province. À Grenoble, où les magistrats protestataires se voient signifier leur exil, c'est la ville tout entière qui s'oppose le 7 juin aux troupes du duc de Clermont-Tonnerre, le lieutenant général de la province, en lançant des tuiles du haut des toits. Les soldats lapidés se replient, les magistrats réintègrent le palais de justice. Pour Henri, qui ne verra de l'insurrection que le spectacle tragique d'un ouvrier chapelier blessé par un coup de baïonnette, la Journée des Tuiles est liée à une histoire racontée par son grand-père, celle de la mort de Pyrrhus, roi d'Épire, tué par une tuile projetée d'un toit. Le docteur Gagnon ne rate pas une seule occasion de s'employer à la formation de son petit-fils.

En 1789 éclate la Révolution et, avec elle, la réforme des institutions. Les avocats consistoriaux sont supprimés. Chérubin Beyle, qui avait fondé tous ses espoirs de fortune sur une nomination propre à lui donner accès à la noblesse, voit ses pro-

jets s'effondrer. En guise d'essor, ses finances périclitent.

« J'ÉTAIS AMOUREUX DE MA MÈRE¹⁰ »

L'événement primordial de l'enfance du jeune Beyle est la mort prématurée d'Henriette Gagnon le 23 novembre 1790, à l'âge de trente-trois ans, des suites d'une sixième grossesse — des cinq enfants qu'elle mit au monde, seuls trois survécurent. Henri éprouve pour elle un amour passionné dont il garde encore la trace quarante-cinq ans après : « Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y eût pas de vêtements. Elle m'aimait à la passion et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers¹¹. » Nul doute qu'une formulation aussi spontanée de la situation triangulaire de l'Œdipe aurait réjoui, quelques décennies plus tard, le père fondateur de la psychanalyse.

Parce que la disparition de sa mère est un séisme, l'évocation de ce que fut le temps partagé prend les proportions d'un véritable culte. Il a perdu ce qu'il avait de plus cher au monde et n'hésitera pas à écrire : « Là commence ma vie morale¹². » Revêtu d'une mante noire, il fait l'apprentissage des obsèques à deux mois de son septième anniversaire : « L'abbé Rey embrassa mon père en silence. Je trouvai mon père bien laid. Il avait les yeux gon-

flés et les larmes le gagnaient à tout moment. J'étais resté dans l'alcôve obscure et je voyais fort bien. "Mon ami, ceci vient de Dieu", dit enfin l'abbé ; et ce mot, dit par un homme que je haïssais à un autre que je n'aimais guère, me fit réfléchir profondément¹³. » La messe est dite : Henri sera impie et anticlérical.

« En entrant au salon et voyant la bière couverte de drap noir où *était ma mère* je fus saisi du plus violent désespoir : je comprenais enfin ce que c'était que la mort^{14*}. » L'enfant incrédule aux yeux secs de la veille, taxé un peu trop vite d'insensible par la sœur de la défunte, s'indigne de la conduite des adultes réunis, qui conversent avec flegme au mépris des circonstances. Au cimetière Notre-Dame, le lendemain, sa douleur éclate : « Il paraît que je ne voulais pas qu'on jetât de la terre sur la bière de ma mère, prétendant qu'on lui ferait mal¹⁵. » Il reste inconsolable. Henriette l'avait-elle particulièrement choyé, elle qui avait perdu son premier-né ? Toujours est-il que son absence accentue l'éloignement qu'il éprouve déjà fortement vis-à-vis de son géniteur. Quoi qu'il ait bien laissé accroire, Henri n'est pas le seul, loin s'en faut, à être meurtri par le drame. Aveuglé par son chagrin, il ne prend pas la mesure de l'affliction de celui qui se retrouve brutalement veuf avec trois enfants en bas âge. Sans doute Chérubin s'efforce-t-il, par pudeur ou par volonté de les en préserver, de masquer sa propre douleur. L'injus-

* L'orthographe et la graphie originales des citations et des titres d'œuvres de Stendhal ont été respectées.

tice de son fils n'en sera que plus violente : elle ne le quittera plus. « Par la suite du jeu compliqué des caractères de ma famille, il se trouva qu'avec ma mère finit toute la joie de mon enfance¹⁶. »

Chérubin ayant fermé à clef la chambre mortuaire et congédié les domestiques, la famille rompt toutes ses relations de société et l'enfant passe ses journées chez son grand-père, à quelques mètres de la triste maison de la rue des Vieux-Jésuites. Au souvenir d'une mère ronde et vive, qui aimait recevoir et lisait Dante dans le texte, répond la morosité de journées passées au contact continu d'une famille minée par le deuil. Chérubin, davantage préoccupé de l'avenir de sa progéniture que de lui prodiguer tendresse et réconfort, se tourne vers sa propriété de Furonnières, à Claix, et se plonge dans l'« agriculturomanie ». Seule Zénaïde, alors âgée de deux ans, bénéficiera encore des attentions paternelles, ce qui lui vaudra d'être vouée aux gémonies par son frère jaloux.

Le docteur Gagnon, qui prenait auparavant la religion « fort gaiement », devient « triste et un peu religieux¹⁷ », tandis que Séraphie, qui s'arroge la direction de la vie domestique, tente de canaliser les débordements d'un turbulent neveu qu'elle a manifestement « pris en guignon¹⁸ ». « Cette saison que tout le monde dit être celle des vrais plaisirs de la vie, grâce à mon père n'a été pour moi qu'une suite de douleurs amères et de dégoûts¹⁹. » C'est faire peu de cas de sa deuxième demeure, qui ne manque pas d'attrait : la maison Gagnon est située sur la plus belle place de la ville, la vue

y est lumineuse et dégagée, et sa terrasse fleurie surplombe le Jardin de Ville, lieu de promenade animé qu'affectionne la bonne société grenobloise. C'est également compter sans son séjour au village des Échelles, à la frontière de l'Isère et de la Savoie, durant l'été 1791, dans la propriété de son oncle Romain qui l'y accueille avec Camille Poncet, son épouse. La bonne humeur et la gentillesse d'un entourage qui fait tout pour le divertir lui font oublier ses misères avec ravissement. Mais si Henri Beyle n'a probablement pas été le « pauvre petit bambin persécuté, toujours grondé à tout propos [...]»²⁰ qu'il s'est plu à décrire, il est certain qu'il a mal vécu les méthodes d'éducation draconiennes auxquelles il a été soumis par un père désireux de former son héritier dans la plus pure tradition bourgeoise. Il lui en tiendra toujours grief, persuadé de n'avoir été aimé que « comme le soutien de son nom mais nullement comme fils »²¹.

LA TYRANNIE RAILLANE

Le décès, le 8 mars 1792, de son premier maître Pierre Antoine Joubert, un « morne pédant montagnard »²² chez qui il prenait des leçons de latin, lui vaut d'être placé entre les mains d'un nouveau précepteur, l'abbé Jean François Raillane (1756-1840), qui vient de finir l'éducation de Casimir Perier, futur ministre sous la monarchie